

Contribution à l'histoire d'un lieu commun : l'attribution à Chateaubriand de la phrase « les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent ». Un exemple d'utilisation du logiciel Google Books Ngram Viewer.

Jean-Michel Le Bot, maître de conférences de sociologie, chercheur au CIAPHIS (LAS-LARES), Université Rennes 2, Place du Recteur Henri Le Moal, CS 24307 35043 Rennes Cedex, France. Adresse électronique : jean-michel.lebot@univ-rennes2.fr

La question

« Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent ». Cette phrase fait aujourd'hui partie, avec quelques autres, des lieux communs de la doxa écologiste¹. Elle est le plus souvent présentée comme une citation de François-René de Chateaubriand. Or il nous a été impossible de la localiser dans l'œuvre de cet écrivain. Nous ne sommes d'ailleurs pas le premier à avoir tenté sans succès une telle localisation. Dans la première édition de son monument d'érudition gaullienne, le professeur Alain Larcane, qui relevait cette phrase attribuée par de Gaulle à Chateaubriand dans le tome XII des *Lettres, notes et carnets* du général sous la forme « les forêts précèdent les civilisations, les déserts les suivent », précisait qu'il ne l'avait pas « identifiée formellement » mais que « l'idée se retrouve tant dans les *Voyages* que dans *Atala* » (Larcane, 1993). Dans la seconde édition de cet ouvrage, où il reprend cette phrase sous la forme beaucoup plus courante « les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent », il note qu'une « recherche attentive au *Trésor de la langue française* n'a pas permis de [la] localiser » bien qu'elle soit « considérée comme classique et souvent citée » (Larcane, 2010). Il émet alors l'hypothèse qu'elle pourrait se trouver dans la correspondance de Chateaubriand. De notre côté, nous avons surtout utilisé jusqu'ici le moteur de recherche Google ainsi qu'une version numérique des œuvres de Chateaubriand disponible sur Gallica (<http://gallica.bnf.fr/>). Cette recherche nous avait permis en août 2010 de localiser une occurrence de cette citation dans une conférence de l'écrivain américain Aldous Huxley à l'université de Santa Barbara, le 16 février 1959 (Huxley, 1980). En effet, Huxley cite bien cette phrase, qu'il attribue à Chateaubriand et qu'il fait suivre d'une traduction en anglais (« *forests precede civilizations and deserts follow them* »), dans une conférence qui pose déjà les bases des réflexions actuelles sur ce que l'on appelle désormais le déclin de la biodiversité sous l'impact des activités humaines. Mais comme les autres utilisateurs de cette citation, il ne la localise pas. Cela nous permettait toutefois d'émettre l'hypothèse que l'utilisation de cette citation par Huxley, qui, on le sait, a exercé une grande influence sur la contre-culture des années 1960 et 1970, contribuerait à expliquer son succès dans la pensée écologiste entendue au sens le plus large.

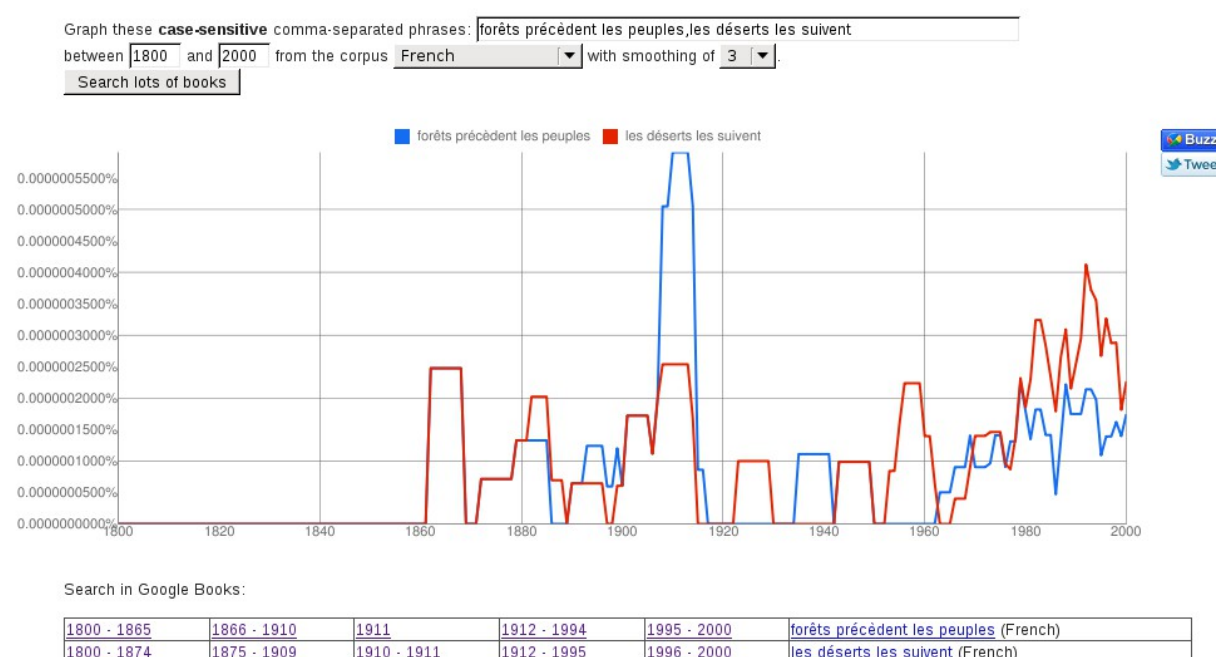
Brève histoire d'un lieu commun

Depuis lors, un nouvel outil de recherche a été mis à la disposition du public, dont les chercheurs en sciences humaines et sociales. Il s'agit du Google Books Ngram Viewer en

¹ Une saisie de cette phrase entre guillemets dans le moteur de recherche Google le 17 janvier 2011 nous a donné 28 900 résultats, le plus souvent pour illustrer ou appuyer un propos « écologiste » déplorant les atteintes de l'homme à la nature. Parmi les lieux communs de la doxa écologiste, nous pouvons encore citer la phrase selon laquelle « nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants », attribuée tantôt au chef indien Seattle, tantôt à un peuple africain, tantôt encore à Antoine de Saint-Exupéry, dont l'usage demanderait une autre étude. Cette étude des lieux communs, d'une doxa et de sa rhétorique, participe selon nous de cet « art de résister aux paroles » dans lequel Bourdieu voyait aussi l'un des rôles de la sociologie (Bourdieu, 1979).

fonction depuis le 16 décembre 2010. Notre interrogation sur l'origine de cette citation attribuée à Chateaubriand a été pour nous l'occasion de tester l'usage que nous pouvions faire d'un tel outil, après l'avoir découvert à la lecture d'un billet de Josquin Debaz et Francis Chateauraynaud (Debaz et Chateauraynaud, 2010). Pour cela, nous avons soumis à Books Ngram Viewer les deux *n-grams* suivants : « forêts précèdent les peuples », « les déserts les suivent » (*4-grams* ou *tetragrams*) pour le corpus français et pour la période de deux siècles entre 1800 et 2000². Le graphe des résultats est donné dans la copie d'écran ci-dessous.

Google labs Books Ngram Viewer



La plus ancienne occurrence de ces expressions, dans le corpus de textes en français numérisés par Google, apparaît dans le tome 11 de l'*Encyclopédie des gens du monde. Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts ; avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts ou vivants ; par une société de savants, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers*, édité à Paris en 1839 par la librairie Treuttel et Würtz (17, rue de Lille). La phrase apparaît au tout début de l'article *forêts* (droit administratif et histoire), sous la forme suivante : « On peut dire que les forêts précèdent les peuples, et que les déserts les suivent », mais sans guillemets et sans aucune attribution à Chateaubriand. Bref, elle n'est pas présentée comme une citation. On la retrouve ensuite dans le tome II de l'édition revue et corrigée du *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne* de Jean Ogée³, publiée à Rennes en 1853 par A. Marteville et P. Varin. Dans le chapitre consacré à la ville de Rennes, au § 12 sur les administrations civiles, alinéas sur les eaux et forêts, les auteurs écrivent :

² Pour une raison que nous ignorons, la saisie du *5-grams* « les forêts précèdent les peuples » ne donne aucun résultat.

³ Jean Ogée, géographe (1728-1789)

« On a dit que les forêts précèdent les peuples et que les déserts suivent. Rien n'est plus vrai : ainsi les forêts ne peuvent être considérées de la même manière à toutes les époques. »

Mais ce qui apparaît cette fois comme une citation (« on a dit ») n'est attribué à aucun auteur en particulier⁴. Il en va de même pour l'occurrence suivante dans le corpus de Google. Il s'agit d'un ouvrage publié par Jules Rothschild en 1865 sous le titre *L'aliénation des forêts de l'État devant l'opinion publique*, Paris, Librairie de la société botanique de France et des sociétés zoologique et géologique de Londres, qui reprend des articles publiés dans la presse pour alimenter les débats au sujet du projet de loi soumis au Corps-Législatif sur l'aliénation des forêts de l'État. Entre les pages 31 et 37, cet ouvrage reproduit un article intitulé « Le déboisement des plaines, vente des forêts de l'État » publié initialement le 15 avril 1865 par un certain Gustave Huriot dans *Le Courrier français*, article qui se termine de la façon suivante :

« Un profond observateur a prononcé un jour ces remarquables paroles : « Les forêts précèdent les peuples, et les déserts les suivent ». Nous recommandons, en terminant, cette pensée aux méditations de M. le ministre des finances et à la sollicitude du Corps-Législatif. »

Si l'on en croit G. Buttoud, chercheur dans les années 1970 au laboratoire d'économie forestière de l'INRA, Gustave Huriot était le pseudonyme du directeur de la *Revue des Eaux et Forêts*, Amédée Bouquet de la Grye, qui publia, avec l'appui de Chevandier de Valdrome, vice-président de la Société forestière de France⁵, de virulents articles dans le *Courrier français* contre le projet d'aliénation défendu par le ministre des Finances, Achille Fould⁶ (Buttoud, 1977). Cette fois, la phrase est bien présentée comme une citation, mais elle n'est toujours pas attribuée à Chateaubriand. En 1875, les *Mémoires de la société d'agriculture, des sciences, des belles-lettres et des arts d'Orléans* parlent d'une « observation confirmée par l'histoire », mais toujours sans attribution à Chateaubriand : « on fait valoir enfin cette observation confirmée par l'histoire : que les forêts précèdent les peuples et que les déserts les suivent ». Il en va de même des quelques occurrences ultérieures, dans des revues de géographie, d'agronomie ou de foresterie. Ainsi dans le *Journal d'agriculture pratique*, vol. 45, n°1, de 1881, il est dit : « là pourrait bien être la pierre d'achoppement sur laquelle viendrait se briser cette nation menaçante⁷ : les forêts précèdent... ». En 1882, dans un *Essai sur les repeuplements artificiels et la restauration des vides et clairières des forêts* publié chez Berger-Levrault et cie, Arthur Noël parle seulement d'un « ancien adage [...] toujours vrai et toujours actuel : les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent » (page iii).

C'est en 1896 seulement que le nom de Chateaubriand apparaît à côté de cette citation, ceci dans la *Revue scientifique du Limousin* :

« Là où est la forêt, avait dit Chateaubriand, là est la patrie : les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent. »

⁴ Le passage est identique dans l'édition de 1843 que nous avons consultée au SCD de l'Université Rennes 2. Il ne figure pas, par contre, dans l'édition originale (1778) du *Dictionnaire* de Jean Ogée et fait partie des ajouts d'A. Marteville et P. Varin à la seconde édition.

⁵La société forestière de France regroupa, de 1852 à 1873, les grands propriétaires forestiers.

⁶Pour financer de grands travaux, il s'agissait de vendre entre 80 et 130 000 hectares de forêts domaniales, dont les 35 000 ha de la forêt d'Orléans. Le projet est retiré en août 1865 pour être proposé de nouveau sous une forme plus modeste l'année suivante (Buttoud, 1977).

⁷ Il est question de l'Amérique.

Il y est question d'un mémoire du Dr Jeannel « sur la mortalité dans les départements déboisés », cité la même année dans le volume 35 du *Bulletin de l'académie de médecine*, dans lequel ce Dr Jeannel « a demandé à l'Académie de médecine d'inscrire le déboisement comme une des causes multiples de la dépopulation en France, et de le considérer comme une question d'hygiène publique ». On voit ainsi comment cette citation attribuée à Chateaubriand fonctionne comme un élément de rhétorique dans une argumentation au sujet de l'une des grandes inquiétudes de l'époque, celle de la dépopulation.

Dans le *Bulletin de la société des agriculteurs de France*, en 1901, elle est encore attribuée, sans plus de précision, à « un penseur du siècle dernier ». En 1905, le *Journal d'agriculture suisse*, dans ses volumes 27 et 28, reprend la citation en la faisant suivre d'un « a-t-on dit ». En 1911 encore, un certain André Jacquot publie chez Berger-Levrault un ouvrage intitulé *La forêt, son rôle dans la nature et les sociétés*. On y trouve la phrase « Les forêts précèdent les peuples, les déserts leur succèdent », mais sans attribution, semble-t-il, à Chateaubriand. Mais à partir de ce début du vingtième siècle, elle est de plus en plus fréquente dans le corpus de Google et de plus en plus souvent attribuée à Chateaubriand. Ainsi dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* en 1902, dans la *Revue pédagogique* en 1902, dans une allocution au VII^e congrès international d'agriculture à Rome en avril-mai 1903, dans le *Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française* en 1905, dans la *Revue de Provence et de langue d'Oc* en 1908, dans une autre allocution au VIII^e congrès international d'agriculture à Vienne en 1907. On peut voir ainsi que cette phrase, désormais très fréquemment attribuée à Chateaubriand, fonctionne comme un lieu commun des milieux forestiers et agronomiques dès le début du XX^e siècle. C'est toujours le cas en 1921, où elle apparaît attribuée à Chateaubriand dans le volume 24 du *Bulletin de la Société centrale forestière de Belgique*, en 1923 dans la *Revue des eaux et forêts* de France, en 1934 dans la revue *Études*, en 1937 dans le volume 23 de la *Revue trimestrielle canadienne*.

Le nombre de citations devient beaucoup plus important à partir des années 1960. Il serait fastidieux de toutes les énumérer. La phrase, désormais presque toujours attribuée à Chateaubriand, continue à fonctionner comme lieu commun dans certaines publications d'agronomie et de foresterie (on la retrouve ainsi en 1982 dans *La forêt et le bois en France*, publié à la Documentation française par Jean Gadant, ainsi que dans une préface de L.Y. Maystre, directeur de collection, au manuel de Jean-Philippe Schütz, *Sylviculture 2. La gestion des forêts irrégulières et mélangées*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Gérer l'environnement », 1997). Mais elle rencontre un nouveau succès dans le cadre du mouvement écologiste. C'est en tant que lieu commun « écologiste » qu'on la retrouve par exemple dans la conférence d'Aldous Huxley de 1959 que nous avons déjà évoquée. Et c'est d'après Aldous Huxley que Philippe J. Bernard, ancien président du département Humanités et sciences sociales de l'école Polytechnique la reprend en l'attribuant à Chateaubriand dans une note (p. 157) de son livre *De l'utopie moderne et de ses perversions*, publié aux Presses universitaires de France en 1997, avec une préface de P. Chaunu. Même un philosophe comme François Dagognet n'y échappe pas (dans *Considérations sur l'idée de nature*, Vrin, 1990, p. 107, puis dans *Les outils de la réflexion. Épistémologie*, Les empêcheurs de penser en rond, 1999, p. 303). Dans la même veine, Google Books nous en donne une autre occurrence (p. 200) dans un livre de Dominique Bodin-Rodier, *La guerre alimentaire a commencé. Les enjeux de la ruée vers les nouvelles technologies*, Paris, Albin Michel, 2000, 254 p. Le lieu commun est désormais bien installé.

Si le nouvel outil mis à la disposition des chercheurs par Google ne nous a pas plus permis que nos recherches précédentes de localiser cette citation dans l'œuvre de Chateaubriand, il

nous a toutefois montré que cette phrase date au moins de 1839 et qu'elle était connue des éditeurs de la seconde édition du dictionnaire Ogée en 1843. Il nous a permis de distinguer deux périodes : une première période, celle du début du vingtième siècle, dans laquelle la phrase fonctionne comme lieu commun forestier et agronomique, et une seconde période, qui démarre au début des années 1960 où elle est utilisée comme lieu commun écologiste. Son attribution à Chateaubriand n'est pas attestée, dans cette source, avant 1896. Après cette date, et surtout, semble-t-il, à partir du VII^e congrès international d'agriculture en 1903, elle est très largement attribuée, sans plus d'examen, à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

« Forêt » et « désert » dans la langue de Chateaubriand

Tout porte à croire pourtant, que cette attribution soit erronée, même si elle n'est pas tout à fait sans fondement. Plusieurs arguments en tout cas plaident en faveur d'une telle conclusion. Il y a d'abord le fait que nous avons soumis le problème à deux spécialistes de Chateaubriand, Guy Berger, président de la Société Chateaubriand, et Jean-Marie Roulin, Professeur à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne et Secrétaire générale de la même Société⁸. Dans sa réponse du 7 février 2011, Jean-Marie Roulin nous fait savoir que ni lui, ni les quelques collègues qu'il a consultés ne l'ont repérée verbatim dans les textes de Chateaubriand. Il juge « très vraisemblable » notre propre hypothèse d'une citation attribuée tardivement à Chateaubriand tout en appelant à la prudence dans la mesure où, « en ces matières, l'affirmation tranchée est difficile ». Il y a par ailleurs notre propre relecture de la majeure partie de l'œuvre de Chateaubriand, dans laquelle nous avons été particulièrement attentif aux passages dans lesquels l'écrivain évoque les déserts et les forêts⁹. Dans les ouvrages « américains » de l'écrivain, on trouve de nombreux passages où les termes « forêt » et « désert » (tantôt au singulier, tantôt au pluriel) sont employés à peu de distance l'un de l'autre, parfois dans la même phrase, et cela comme synonymes. Voici d'abord le tout début des Natchez¹⁰ :

« À l'ombre des *forêts* américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles ; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez, ô nation de la Louisiane, dont il ne reste plus que des souvenirs. Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins de droits à nos pleurs que celles des autres hommes ? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie ? Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, soit pour moi l'astre du Pinde ! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau Monde, pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces *déserts* ! »
(*Les Natchez*, livre premier, p. 73)

⁸Nous tenons à les remercier ici pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter, à notre demande, à cette question.

⁹Nous ne nous sommes pas contenté de rechercher les occurrences des mots « forêt », « forêts », « désert » et « déserts » dans l'édition numérique des œuvres de Chateaubriand disponible sur Gallica (ce que nous avons fait). Nous avons également relus dans leur intégralité les ouvrages suivants : *Atala*, *René*, *Le Génie du Christianisme*, *Les Martyrs*, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *Les aventures du dernier Abencerage*, *Les Natchez*, *Voyages en Amérique et en Italie*, *Vie de Rancé*, *Mémoires d'outre-tombe*.

¹⁰Nous suivons ici le récit des Natchez en y intégrant *Atala* et *René*, en suivant un choix fait par Jean-Claude Berchet pour l'édition dans Le Livre de Poche (Chateaubriand, *Les Natchez*, *Atala-René*, Paris, Le Livre de Poche, 1989, 672 p.). Les numéros de pages renvoient à cette édition, sauf pour les passages de la première partie des Natchez coupés par Jean-Claude Berchet, pour lesquels ils renvoient à l'édition de Bibliothèque de la Pléiade (nous l'avons alors mentionné).

Un peu plus loin, Chactas raconte à René qu'il a « habité jadis le pays de [ses] pères » : « je n'étais pas courbé vers la terre comme aujourd'hui, et mon nom retentissait dans les *forêts* ». Le narrateur poursuit en disant que « la beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu du *désert* par un Sauvage, le titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature de traiter de parents tous les hommes, touchait profondément René » (*Les Natchez*, p. 78). Au début du livre deux, « le *désert* s'épouvante et secoue sa chevelure de *forêts* » (*Les Natchez*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 174). « Il y avait parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas, qui par son âge, sa sagesse et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des *déserts*. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non seulement les *forêts* du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur le rivage de la France » (*Atala*, p. 100). Un peu plus loin, Chactas raconte à René comment, ayant passé « trente lunes à Saint-Augustin », il demeurait « immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines *forêts* » jusqu'à ce qu'il ne résiste plus « à l'envie de retourner au *désert* » (*Atala*, p. 103). Au paragraphe suivant, le récit de Chactas rapporte comment Lopez lui répondit que, s'il était plus jeune lui-même, il l'accompagnerait « au *désert* », l'invitant également à se souvenir de lui quand il sera « dans [ses] *forêts* » (*Atala*, p. 103). Plus loin encore, Chactas, s'adressant à Atala, demande : « Le *désert* n'est-il pas libre ? Les *forêts* n'ont-elles point de replis où nous cacher ? » (*Atala*, p. 108). Chactas, toujours, décrit une « nuit délicieuse » :

« La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des *forêts*. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du *désert* » (*Atala*, p. 110).

Prisonnier des Muscogulges, Chactas est lié, étendu sur le sol. La nuit s'avance : « à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du *désert* augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la *forêt* » (*Atala*, p. 118). Atala le délivre. Mais il s'interroge : « Le *désert* déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des *forêts*, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? » (*Atala*, p. 120). Plus loin encore : « Les voix de la solitude s'éteignirent, le *désert* fit silence, et les *forêts* demeurèrent dans un calme universel » (*Atala*, p. 125-126). Alors qu'Atala est sur le point de céder à l'amour de Chactas qui touche « au moment du bonheur » [...]

« un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la *forêt* de soufre et de lumière et brise un arbre à [leurs] pieds. Nous fuyons. Ô surprise !... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un *désert* » (*Atala*, p. 129).

Plus loin, Chactas évoque la vie heureuse qu'il aurait pu mener avec Atala au village de la Mission : « là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des *forêts*, j'aurais passé comme ces fleuves, qui n'ont même pas un nom dans le *désert* » (*Atala*, p. 139). Enfin, au moment des funérailles d'Atala, la « voix grave et un peu cadencée » du père Aubry « allait dans le silence des *déserts*. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les *forêts* » (*Atala*, p. 156). Au livre VI des Natchez, Chactas, qui vient d'avoir été présenté à Louis XIV, demande à un chasseur : « De quel *désert* es-tu ? Car je le vois bien, tu viens comme moi d'une *forêt* » (*Les Natchez*, Bibliothèque de la

Pléiade, p. 260). Au livre VII, Chactas, seul en France, après avoir assisté à une exécution capitale, s'écrie « Ramenez-moi à mes *déserts* ! Reconduisez-moi dans mes *forêts* ! » (*Les Natchez*, p. 172)¹¹. Plus loin, Chactas déclare à Fénélon qu'il vient de faire de lui un autre homme :

« Ô le plus vénérable des Sachems, chaste et pure hermine des vieux chênes, que ne puis-je t'emmener dans mes *forêts* ! [...] Je vais bientôt rentrer dans les *déserts* du Nouveau Monde ; je vais reprendre la vie errante de l'Indien ; [...] mais quels que soient les lieux où le Grand Esprit conduise mes pas, sous l'arbre, au bord du fleuve, sur le rocher, je rappellerai tes leçons, et je tâcherai de devenir sage de ta sagesse » (*Les Natchez*, p. 179).

Cette association du désert et de la forêt est moins fréquente dans la deuxième partie des *Natchez*. On l'y trouve toutefois. Ainsi, Chactas devenu vieux se confie à René :

« En achevant mon pèlerinage ici-bas, je vais traverser les *déserts* où je l'ai commencé, ces *déserts* que j'ai parcourus, il y a soixante ans, avec Atala. Séparé de mes passions et de mes premiers malheurs par un si long intervalle, mes yeux fermés ne pourront même pas voir les *forêts* nouvelles qui recouvrent les anciennes traces et celles de la fille de Lopez » (*Les Natchez*, p. 309).

La dernière occurrence de cette association dans les *Natchez* se trouve dans un passage de la lettre de René à Céluta, écrite « au désert, la trente-deuxième neige de ma naissance » :

« J'écris assis sous l'arbre du *désert*, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes *forêts* qui la couvrirent lorsque les temps commencèrent » (*Les Natchez*, p. 413).

Mais on retrouvait déjà cette association du désert et de la forêt dans *L'Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes*. Ainsi, au chapitre XLVI, Chateaubriand y décrit « la Scythie heureuse et sauvage » et évoque le « dôme des *forêts* » parmi les « milles délices » réservés à « l'homme primitif », avant de s'écrier : « Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours ! J'aurais été chercher parmi vous un abri contre la tempête. Loin des querelles insensées des hommes, ma vie se fut écoulée dans tout le calme de vos *déserts* » (repris par Jean-Claude Berchet dans son édition des *Natchez*, d'*Atala* et de *René*, Le Livre de Poche, p. 522). On la retrouve encore au chapitre LVII (Nuit chez les Sauvages d'Amérique), ainsi que dans certains fragments du *Génie du christianisme primitif* (repris par Jean-Claude Berchet dans cette même édition dans Le Livre de Poche des *Natchez*, *Atala* et *René*, p. 550-551). Citons encore ces deux passages du livre 4, chapitre I, de la Seconde partie du *Génie du Christianisme* :

« Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les *déserts* ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime : le dôme des *forêts* s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature ». « Pénétrez dans ces *forêts* américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent ! quelles voix inconnues quand les vents

¹¹Voir aussi, au sujet de ce passage, ce que dit Marc Fumaroli (2003, p. 362).

viennent à s'élever ! Êtes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les *déserts* ; la *forêt* s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. »

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il est encore question des « sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient *de désert et désert*, et expiraient à travers les *forêts* solitaires » (*Mémoires d'outre-tombe*, Livres I à XII, Le Livre de Poche, p. 486)¹².

Loin que l'idée de déserts qui succèdent aux forêts soit présente dans *Atala*, comme l'affirmait Alain Larcen, toutes ces citations montrent très clairement que forêt et désert y désignent une seule et même réalité. Dans la langue de Chateaubriand, le mot « désert », le plus souvent, n'est pas pris au sens géographique restreint de « zone aride, aux précipitations irrégulières ou faibles, à la végétation inexistante ou rare, aux paysages essentiellement minéraux et dépourvue d'habitat permanent »¹³ (sens que prend le terme dans l'opposition du désert aux forêts au terme d'un processus de « désertification »), mais au sens plus général d'« endroit inhabité ». Et ces déserts de Chateaubriand sont typiquement les forêts du Nouveau Monde. Désert et forêt sont les deux substantifs qui reviennent sans doute le plus souvent sous la plume de l'écrivain pour désigner le *wilderness*. La civilisation, quant à elle, bien loin de conduire à une désertification au sens actuel du terme, apporte plutôt un enrichissement. Que l'on songe au ravissement de Chactas au moment où il découvre, bercé par les rêves de félicité auprès d'Atala, le village de la Mission :

« J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme » (*Atala*, p. 137).

Un passage de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* montre qu'en Palestine, c'est plutôt l'absence de l'homme qui conduit à l'aridité :

« Dans cette contrée devenue la proie du fer et de la flamme, les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devaient aux sueurs de l'homme ; les sources ont été ensevelies sous des éboulements ; la terre des montagnes, n'étant plus soutenue par l'industrie du vigneron, a été entraînée au fond des vallées, et les collines jadis couvertes de bois de sycomores, n'ont plus offert que des sommets arides » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Gallimard, Folio, p. 378).

Dans le livre VII (chap. 6) des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand parle des abeilles comme de « l'avant-garde des laboureurs », « symbole de l'industrie et de la civilisation qu'elles annoncent », qui se servent des « trésors » d'un « nouveau monde de fleurs » pour « enrichir le sol dont elles les avaient tirés » (*Mémoires d'outre-tombe*, Livres I à XII, Le Livre de Poche, p. 483). Au livre VIII, il écrit : « Si je revoyais aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnaîtrais plus : là où j'ai laissé des forêts, je trouverais des champs cultivés » (ibid., p. 524). Ce ne sont donc pas les déserts, mais les cultures qui succèdent aux forêts. Et dans la conclusion des *Mémoires*, il évoque la façon dont, dans les pays

¹²Il s'agit là, précise une note de Jean-Claude Berchet, du dernier avatar des sept variations successives de la « nuit chez les sauvages », que nous venons de citer.

¹³Le Trésor de la Langue Française Informatisé, article « désert » (<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>)

« qui occupent une partie des rivages du grand Océan et de l'Atlantique [...] une civilisation perfectionnée pourrait prêter des secours à une nature énergique : les bateaux à vapeur remonteraient ces fleuves destinés à devenir des communications faciles après avoir été d'invincibles obstacles ; les bords de ces fleuves se couvriraient de villes et de villages, comme nous avons vu de nouveaux États américains sortir des déserts du Kentucky. Dans ces forêts réputées impénétrables fuiraient des chariots sans chevaux, transportant des poids énormes et de milliers de voyageurs » (*Mémoires d'outre-tombe*, livres XXXIV à XLII, Le Livre de Poche, p. 604).

Encore une fois, ce n'est pas vraiment le désert qui succède aux forêts...

Il existe, il est vrai, un texte relativement bien connu de Chateaubriand dans lequel il s'oppose à la vente des forêts. Ce texte figure dans le tome six, *Mélanges historiques et politiques*, des *Œuvres de M. le vicomte de Chateaubriand* publiées à Paris chez Lefèvre et Ledentu en 1838. Il s'agit d'une « opinion sur le projet de loi relatif aux finances, prononcée à la Chambre des Pairs dans la séance du 21 mars 1817 ». Ce jour-là Chateaubriand, comme il le raconte dans le livre XXV (chap. 7) des *Mémoires d'outre-tombe*, s'élève contre le titre XI du projet de loi des finances qui prévoyait de vendre 150 000 ha de forêts de l'État et d'affecter le reste à la caisse d'amortissement. Au moment d'écrire ses *Mémoires*, Chateaubriand dit trouver encore un « intérêt triste » à ce discours de 1817. C'est peut-être ce discours qui est à l'origine de l'attribution de la citation qui nous a servi de point de départ, bien qu'elle ne s'y trouve pas verbatim. Chateaubriand y développe l'idée que la vente des forêts de l'État ne soulagera pas les dettes de ce dernier, mais que, bien au contraire, le « privant à la fois du capital et du revenu », elle « obligera un jour à remplacer ce revenu par un impôt ». Il propose que certaines grandes communes achètent celles de ces forêts qui sont de leur ressort.

« Elles y trouveraient un agrément pour leurs villes, un avantage pour leurs pauvres. Les coupes seraient ménagées avec ce soin que les corporations mettent dans leur administration. La Gaule conserverait avec ses forêts la source de ses fleuves et les traditions de ses peuples. On ne verrait point périr la race des arbres qui fournissaient à nos pères des charpentes durables comme leurs familles ».

Suit un assez long développement sur « l'utilité des forêts », que nous citons dans sa quasi-intégralité :

« Les peuples, dans tous les temps, les ont mises sous la protection de la religion et des lois ; et le christianisme, qui connut mieux encore que les fausses religions la destinée des œuvres du Créateur, plaça ses premiers monuments dans nos bois. Partout où les arbres ont disparu, l'homme a été puni de son imprévoyance. Je peux vous dire mieux qu'un autre, messieurs, ce que produit la présence ou l'absence des forêts, puisque j'ai vu les solitudes du Nouveau-Monde où la nature semble naître, et les déserts de la vieille Arabie où la création paraît expirer. Les Cévennes étaient autrefois couronnées de mélèzes ; le pays Chartrain conservera longtemps sa fameuse forêt ; des taillis épais répandus dans les landes de Bretagne et sur la côte maritime depuis Boulogne jusqu'au Havre mettaient la France à l'abri des vents d'ouest qui la tourmentent. Par ces plantages soigneusement entretenus, nous sauvions à peu près cinq cent mille lieues de ruisseaux intarissables, qui fécondaient des terrains dont un tiers est aujourd'hui stérile. Il manque à nos montagnes trois cent cinquante mille arpents de bois, à nos ruisseaux, étangs et rivières, six cent trente millions d'arbres, et cent

cinquante millions à nos marais. C'est ignorer notre histoire que de se représenter la France gothique comme un pays sauvage, parce qu'on y propageait les bois. [...] Il y a maintenant dans le royaume beaucoup plus de terre en labour qu'il n'y en avait vers le milieu du quatorzième siècle, et cependant, sous le règne de Philippe de Valois, la population de la France était au moins égale à ce qu'elle est aujourd'hui ; tant il est vrai que la nature en sait plus que les hommes. Colbert voyait la destruction de la France dans la destruction des bois : je préfère son sentiment à celui de quelques-uns de ces amis de l'égalité (mais non pas de la liberté¹⁴), dont la haine s'obstine à poursuivre dans les futaies la mémoire des anciens possesseurs de ces futaies, et qui, désolés de n'avoir pu niveler les hommes, en veulent encore à la noblesse des chênes ».

Il est possible que le souvenir de ce discours soit à l'origine, dans le milieu des grands propriétaires forestiers, de la citation dont nous avons trouvé une première occurrence en 1839. On peut également trouver dans ce discours une préfiguration de certains thèmes écologistes, mais cela nous engagerait alors sur une autre piste de recherche : celle des racines légitimistes de la pensée écologiste.

Conclusion

Books Ngram Viewer nous a permis d'obtenir en un temps record (quelques secondes !) une série d'occurrences de l'expression étudiée, qui, avec les moyens antérieurs à notre disposition, aurait sans doute demandé des semaines de recherche en bibliothèque. Mais il ne nous a pas permis de faire une véritable histoire de ce lieu commun : il faudrait pour cela prendre le temps de se procurer et d'analyser les textes qu'il nous a aidé à repérer. Books Ngram Viewer conjugué à Google Books n'y donne souvent accès que de façon très partielle (pour éviter des problèmes de copyright, selon Chateauraynaud et Debaz, 2010). Par ailleurs, il ne nous a évidemment pas dispensé d'une lecture d'une grande partie de l'œuvre de Chateaubriand qui, seule, nous a permis d'identifier l'usage que cet écrivain fait des références aux déserts et aux forêts, en montrant que cet usage ne va pas le plus souvent dans le sens de la citation qui lui est attribuée. Notre essai d'utilisation de l'outil Books Ngram Viewer confirme ainsi, sans grande surprise, la nécessité qui persiste pour l'utilisateur d'être « capable de contextualiser et d'opérer les bons rapprochements et donc qu'il soit en mesure d'utiliser d'autres sources et d'autres outils » (Chateauraynaud et Debaz, 2010). Pour revenir à notre lieu commun de départ, « les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent », le fait qu'aucune recherche jusqu'à présent, y compris la nôtre, n'ait permis d'en retrouver le verbatim dans l'œuvre de Chateaubriand, couplé aux informations obtenues grâce à Books Ngram Viewer, plaide pour une attribution erronée, à la fin du XIX^e siècle, dans les milieux agronomiques et forestiers d'abord, possiblement sur la base du discours de 1817, puis pour une reprise de cette attribution erronée par la doxa écologiste, sans aucune interrogation sur le sens qu'il y avait à l'attribuer à Chateaubriand. Mais, comme nous le conseillait Jean-Marie Roulin, nous resterons prudent.

¹⁴Cette opposition de l'égalité et de la liberté nous donne l'occasion de rappeler au passage l'influence, trop méconnue des sociologues, qu'a eu Chateaubriand sur son neveu par alliance, Alexis de Tocqueville. Voir à ce sujet Fumaroli, 2003.

Bibliographie

Bourdieu, P. (1979), « L'art de résister aux paroles », in *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, p. 10-18.

Buttoud, G. (1977), « La Société forestière de France, 1852-1873 », *Revue forestière française*, Vol. 29, n°4, p. 297-306.

Chateauraynaud, F. et Debaz, J. (2010). « Prodiges et vertiges de la lexicométrie », *Socio-informatique et argumentation*. En ligne : <http://socioargu.hypotheses.org/1963> (consulté le 17 janvier 2011).

Fumaroli, M. (2003). *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, Paris, Gallimard, Tel, 779 p.

Huxley, A. (1980). *The Human Situation. Lectures at Santa Barbara, 1959*, London, Triad/Granada, 255 p.

Larcan, A. (1993), *Charles de Gaulle. Itinéraires intellectuels et spirituels*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

Larcan, A. (2010), *De Gaulle. Inventaire. La culture, l'esprit, la foi*, Paris, Bartillat.